

C'était lors du congrès de Vienne, Isabey, le célèbre miniaturiste, discutait avec le prince de Ligne, puis la conversation tournait vers cette anecdote du *saut de mouton* qui occupa tout Paris à l'époque du Consulat, et à laquelle l'opinion publique ajoutait foi malgré les démenties d'Isabey.

On la racontait ainsi à cette époque.

Bonaparte, avait l'habitude de marcher les bras croisés et la tête légèrement penchée en avant. On était à la Malmaison : Isabey et les jeunes aides de camp du premier Consul jouaient au cheval fondu sur la pelouse. Emporté par l'ardeur du jeu, Isabey avait déjà sauté par-dessus la tête de la plupart d'entre eux, lorsqu'au détour d'une allée, il en avise un dernier qui, dans la position requise, semblait attendre qu'on le franchît.

Le sauteur poursuit sa course sans regarder, mais prend si mal son élan qu'il n'atteint qu'au cou le personnage. Renversé par le choc, tous deux roulent sur le sable : c'était Bonaparte.

A cette époque, il n'avait pas encore réfléchi à la possibilité des chutes : aussi, disait-on, rétif à cette première leçon, il s'était relevé écumant de colère, et tirant son épée, il s'était précipité sur le malheureux sauteur.

Isabey, heureusement plus leste à courir qu'à sauter, s'était promptement enfui jusqu'aux fossés qui bordent la route ; et c'est là, la frayeur lui donnant des ailes, il avait franchi tout d'un trait le parapet et, parcourant, toujours à la course, le trajet de la Malmaison à Paris, il ne s'était arrêté qu'à la grille des Tuileries.

On ajoutait qu'il s'était rendu aussitôt à l'appartement de Mme Bonaparte qui, après avoir beaucoup ri de sa mésaventure, lui avait conseillé de se tenir caché dans le premier moment. Et il avait fallu, rapportait-on, tout l'esprit et la bienveillance angélique de Joséphine, joints à son ascendant sur Napoléon, pour apaiser son courroux et obtenir le

pardon du peintre.

Bonaparte n'était alors que Consul à vie—c'était donc, sans doute en 1802, puisqu'il s'établissait, en automne de la même année à Saint-Cloud – déjà, on pouvait pressentir l'empire.

Cette partie de la société parisienne, qui ne voyait pas sans ombrage le retour aux anciennes idées, avait accueilli avec avidité l'anecdote de la Malmaison. Les dénégations d'Isabey, qui s'empessa d'en démentir toutes les circonstances, n'avaient alors eu que peu de partisans: on trouvait l'aventure piquante, on s'obstinait à y croire.

Dans cette conversation avec le prince de Ligne, Isabey se défendait avec vivacité :

« Cette aventure de la Malmaison, est controuvée de tous points : elle est ridicule. C'est une des folies semi-historiques qui m'ont le plus affligé. On donnait aussi à Napoléon un caractère qui n'était pas le sien. Quand cette histoire courut dans Paris, je ne l'avais vu depuis plus de six semaines. A peine en fus-je informé, que je me rendis à Saint-Cloud. Dès que le premier Consul m'aperçût, il vint à moi.

« Je n'eus pas de peine à le convaincre que je n'étais pour rien dans cette fable : elle n'allait à rien moins qu'à me perdre auprès de lui. Napoléon m'accueillit avec beaucoup de bonté et me rappela le mot si connu de Turenne qui, frappé par son valet, se contenta de lui dire : « Quand c'eût été George, il ne fallait pas frapper si fort. »

« Mais, quoi qu'on les réfute, les mensonges qui plaisent à la malignité publique se répètent et finissent par rester de quasi-vérité. »

« Ma foi, dit le prince, je ne sais si, à votre place, j'aurais pris tant de peine pour démentir cette fable : si on me l'eût prêtée, je l'aurais peut-être acceptée. Il eût été piquant, en effet, de sauter ainsi sur les épaules de celui qui sans façon sautait si bien sur les épaules des autres. »